L’Ascension et autres fêtes



La fête de l’Ascension est de toutes celles de notre calendrier la moins célébrée chez les protestants, plus particulièrement réformés. Plusieurs paroisses la suppriment purement et simplement. La principale raison de cette désaffection est à trouver dans le caractère mythologique d’un événement qui, il est vrai, n’occupe pas une place importante dans les textes évangéliques. Comment peut-on croire en effet que Jésus est monté au ciel comme une fusée ?

L’Ascension ?

Si la dimension mythologique de l’Ascension nous empêche de la prendre au sérieux, on ne voit pas pourquoi cette même dimension ne nous empêcherait pas aussi de célébrer toutes les autres fêtes chrétiennes. Nous pensons à Noël avec la naissance virginale, des anges (apparus à Zacharie, à Marie, aux bergers), une étoile qui se déplace dans le ciel pour guider des mages ; à Vendredi saint avec l’obscurité subite à l’heure de la crucifixion, un tremblement de terre, des rochers qui se fendent, le rideau du temple qui se déchire en deux, des tombeaux qui s’ouvrent et dont les morts entrent alors dans Jérusalem.

Nous pensons aussi à Pâques avec un autre tremblement de terre, une pierre roulée par un ange qui s’assied dessus, le tombeau vide, de multiples apparitions de Jésus (à Marie de Magdala, à Thomas, à deux puis onze disciples en présence desquels il mange alors du poisson grillé ou passe à travers les portes fermées à clef).

Autant de récits dont la dimension fortement mythologique devrait, elle aussi, nous interdire de fêter ces « événements » suspects. Que dire encore du bruit violent et des langues de feu qui se posent sur la tête des croyants réunis à Jérusalem pour la Pentecôte ?

On ne saurait rendre notre foi solidaire du moule, des conceptions et des contextes culturels, dans lesquels elle a été coulée. Ce moule, en tant que tel, n’a

d'ailleurs rien de spécifiquement évangélique ou chrétien. Il correspond à une vision du monde qui n'est plus la nôtre. Il ne s'agit pas de rayer ces passages bibliques sous prétexte qu'ils sont en contradiction avec ce que la science nous enseigne aujourd'hui.

Retrancher de la Bible ce qui contrarie notre vision actuelle de l'univers, l'expurger et la censurer au nom de la raison, c'est la réduire en fait à une peau de chagrin. Il ne s'agit pas tant de voir ce que le texte dit que ce qu'il veut dire et peut nous dire encore en nous interpellant aujourd'hui dans l'ordre de la foi. Un texte biblique, inséré dans une vision du monde dépassée, peut avoir une signification qui ne l'est pas.

Regarder au ciel ?

On pourra démultiplier les sens possibles de cette élévation de Jésus au ciel en la considérant sous l'angle de différentes tensions : présence et absence, terrestre et céleste, visible et invisible, départ et retour, immobilité et marche, par exemple.

Un sens très souvent retenu s'inspire de l'épître aux Colossiens : « *Cherchez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez à ce qui est en haut et non à ce qui est sur la terre* » (3,1-2). Mais ce texte, sorti de son contexte, peut nous conduire à un spiritualisme exsangue et désincarné, dans une sorte d'aliénation religieuse privilégiant le ciel au détriment de la terre, l'éternel au détriment de l'histoire, les âmes au détriment des corps, vision très exclusive et somme toute en contradiction flagrante avec un christianisme qui est, par excellence, une religion de l'incarnation. Notre foi, comme l'a souvent montré Albert Schweitzer, est faite d'attachement et de détachement, d'éthique et de mystique : attachement à ce monde créé par Dieu, attachement exprimé par la charité, la justice et l'amour, et détachement, parce que nous sommes orientés vers le Royaume de Dieu et l'espérance active qui nous anime sur une terre à laquelle nous ne saurions être purement et simplement asservis.

Ce passage de l'épître aux Colossiens, écrit un de ses commentateurs, ne nous indique pas « *une fuite des réalités du monde ou une éthique utopique 'impratiquestionnercable'* » (Jean-Noël Aletti, S.J., Commentaire de l'épître aux Colossiens, Gabalda, 1993). Une des paroles significatives, sorte de mise en garde à cet égard, est bel et bien celle des Actes des Apôtres : « *Pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ?* » (1,11). Il sera préférable, dans cette montée de Jésus au ciel,

avec toute la symbolique que nous pouvons entendre dans ce mot « ciel », de considérer que Jésus nous échappe, n'est pas en notre pouvoir.

Il ne saurait y avoir de mainmise de notre part sur Jésus ou sur Dieu. Dieu, le tout premier, compris comme Transcendance, nous demeure inaccessible et nous ne saurions l'enfermer dans nos mots ni l'atteindre par nos définitions, aussi justes et orthodoxes seraient-elles. Dieu nous dépasse infiniment.



L'Ascension, Giotto, Padoue, Chapelle Scrovegni

Jésus n'est pas dans le pain et le vin de la cène

L'Ascension de Jésus a été utilisée par les Réformateurs Zwingli d'abord, puis Calvin, pour contester la présence réelle, matérielle, de Jésus dans le sacrement de la Cène. C'est un sens décisif, selon eux, à retenir de l'Ascension. Si Jésus est au Ciel, il ne saurait être en même temps, et de manière corporelle, présent dans le pain et dans le vin. C'est un point important qui opposera d'ailleurs très vivement Zwingli, le Réformateur de Zurich, à Luther. Le point d'accord en la matière entre les protestants réformés, évangéliques, luthériens étant le refus catégorique du sacrifice de la messe. Les controverses entre protestants et catholiques graviteront longtemps autour du différend, central, concernant la cène. Il y a là, et par conséquent il y a dans l'écoute fidèle des récits de l'Ascension, un point focal et déterminant pour sa compréhension.

Parlant de la présence du corps du Christ « en la cène » dans son Exposition de la foi (*Expositio fidei*, 1531), Zwingli stigmatise l'erreur qu'il y a à prétendre que par

les signes du pain et du vin, le corps du Christ nous est donné. Zwingli écrit que « *le corps du Christ, à partir du moment où il monte au ciel, n'est plus en ce monde* ». D'autre part, quand Jésus déclare « ceci est mon corps », il désigne comme signe son corps mortel ; le manger comme tel aujourd'hui deviendrait alors parfaitement « déraisonnable », puisque reconnaître que Jésus est au ciel, cela signifie que Jésus a désormais un corps « immortel et incorruptible » que nous ne saurions manger. Manger un corps mortel et de la chair humaine n'est-ce pas, demande Zwingli, quelque chose de « *cruel, sauvage et brutal* » ? (voir à ce sujet Huldrych Zwingli, *La foi réformée*, Les Bergers et la Mages, 2000, introduction d'André Gounelle).

L'Ascension et Noël

Une autre manière de comprendre l'Ascension nous est donnée par la tradition orthodoxe, grecque ou russe. Il s'agit là d'inscrire l'Ascension dans une symétrie et un parallélisme Noël – Ascension, Pâques étant alors au centre de cette perspective.

À Noël, on peut dire, de manière symbolique, que Dieu en Jésus descend vers l'homme ; à l'Ascension, en Jésus, c'est l'être humain qui est élevé à Dieu. Il y a ainsi à travers le parcours des évangiles une humanisation de Dieu et une divinisation de l'homme. Il faut que Dieu naisse en l'homme et que l'homme naisse en Dieu. Incarnation divine et exaltation humaine encadrent ainsi les évangiles. Dieu est devenu humain pour que l'homme puisse devenir divin.

Il convient alors d'abandonner une vision qui écrase l'homme sous le poids de la divinité et qui conduit finalement à penser que Dieu est tout et que nous ne sommes rien. On ne saurait, en Jésus, réduire l'homme au néant de sa condition mortelle et pécheresse. Dieu n'est pas d'autant plus grand que l'homme est rabaissé. Dieu n'a pas besoin de notre écrasement pour être Dieu en plénitude. L'Ascension devient ainsi magnifiquement le fondement d'un humanisme christique et chrétien. En Jésus, Dieu n'existe pas sans l'homme, ni l'homme sans Dieu.

Crédit : Laurent Gagnebin – Point KT

Laurent Gagnebin, est né à Lausanne en 1939, philosophe et théologien, il a été pasteur de l'Église réformée de France à Paris dans les paroisses libérales de l'Oratoire et du Foyer de l'âme de 1963 à 1981, puis professeur de théologie pratique à la Faculté libre de théologie protestante de Paris. Il a dirigé

l’hebdomadaire protestant Réforme et dirige actuellement la rédaction du mensuel Évangile & Liberté. L’article ci-dessus est extrait du n° 249, Mai 2011